

SEPTEMBRE 2006

N° 615

CAHIERS CINEMA

# CAHIERS DU CINEMA



**TOUT CUKOR**

**EXPOS**

Godard et Varda  
dans l'espace

**FÉMIS**

Les enseignements  
d'une grande école

**SHYAMALAN**

La Jeune Fille de l'eau

**LES ANGES EXTERMINATEURS FLANDRES MIAMI VICE  
QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR WORLD TRADE CENTER...**

M 01293 - 615 - F: 5,90 €



BEL/LUX 6,60 € - ALL/AUT/NL 6,90 € - ESP/GR/ITA/POR (CONT) 6,80 € - DOM 6,90 € - CB 4,80 € - SUI 11 FS - CAN 9,50 \$ - USA 9,50 \$ - JPN 1300 JPY - ISSN 0008-011X

**ACTUALITÉ.** DESTRUCTIONS, MAIS AUSSI RÉFLEXIONS, PÉTITIONS, DÉPROGRAMMATIONS : LA GUERRE DU LIBAN A AUSSI ATTEINT LE CINÉMA.

## Dommages collatéraux

**L**a guerre menée par Israël au Liban durant l'été a eu des conséquences tragiques pour les habitants de la région, et d'importantes répercussions géopolitiques. Là est sans aucun doute le plus grave, mais ici n'est pas le lieu d'en rendre compte. Ces événements auront eu aussi des effets, nombreux, dans le champ cinématographique.

Les bombardements intensifs sur Beyrouth, ont détruit le Centre de documentation et de mémoire libanais UNAM D&R, créé par les auteurs de *Massaker*, Monika Borgmann et Lokman Slim, pour conserver notamment les traces filmées de la guerre civile libanaise et de la reconstruction. Le 11 juillet, la première salle art et essai de Beyrouth ouvrait ses portes pour présenter une reprise des films de la Semaine de la critique de Cannes, le lendemain Tshahal bombardait la ville et la salle se transformait en abri pour réfugiés.

Les bombardements au Liban ont aussi suscité une réflexion à chaud de cinéastes libanais, qu'ils se trouvent sur place ou non, quant à la manière de réagir à la situation. L'entretien ci-contre avec Joana Hadjithomas et Khalil Joreige esquisse les principaux axes de cette réflexion. Les petits films tournés dans ce contexte ont commencé d'être présentés dans les festivals au cours de l'été, et notamment à la Biennale du cinéma arabe de Paris, qui aura été le premier temps fort de la réaction internationale à la guerre dans les milieux du cinéma.

A Locarno était sélectionné le nouveau – et très beau – film de Ghassan Salhab, *Le Dernier Homme*. Le réalisateur étant évidemment absent, son acteur

principal, Carlos Chahine, a lu une déclaration qui disait notamment : « *Il m'est impossible de vous décrire la dévastation qui a lieu. [...] Une fois les premiers jours de stupeur passés, j'ai commencé à m'interroger sur le rôle d'un cinéaste face à cette terreur qui s'abat. Quelles images opposer au cynisme et à l'aveuglement ? Quelles images qui ne seraient pas voyeurisme, spectacle ? Cette terrible phrase de Paul Ceylan me revient : « Qui témoigne pour le témoin ? » Le cinématographe en est-il encore capable ? N'a-t-il pas échoué depuis belle lurette, depuis toujours ? Mais je suppose qu'il faut poursuivre, qu'il nous faut continuer. Filmer, enregistrer, en marge et contre tout. Je suppose que je filme et enregistre parce que je ne sais plus que faire de ce terrible sentiment d'impuissance.* »

La première pétition de cinéastes réagissant à la situation est due à l'initiative de réalisateurs israéliens, au premier rang desquels Avi Mograbi, Nurith

Aviv et Suzanne Bitton, envoyant « *un message d'amitié et de solidarité à nos collègues libanais et palestiniens qui sont actuellement assiégés et bombardés par l'armée de notre pays* ». Des pétitions similaires ont été signées par des cinéastes de nombreux pays, dont la France. En Israël, une autre pétition de cinéastes, publiée uniquement en hébreu, manifestait une approche différente, soulignant de manière symétrique les souffrances des populations israéliennes, libanaises et palestiniennes. Dans le même temps commençait à circuler sur Internet une pétition de réalisateurs palestiniens appelant, eux, au « boycott culturel » d'Israël, plus précisément au « boycott des festivals de films israéliens, des réunions publiques d'Israéliens et des établissements israéliens soutenus par le gouvernement ».

Aucun festival ne semble avoir pour l'instant suivi cette demande, qui pose notamment le problème de l'isolement qui

en résulterait pour des cinéastes israéliens et des institutions cinématographiques souvent parmi les plus vifs opposants à la politique de leur pays. En revanche, les festivals de Locarno et d'Edimbourg ont remboursé les financements versés par le gouvernement israélien pour l'invitation de réalisateurs, préférant en assumer eux-mêmes les frais. Et les Etats généraux de Lussas, qui avaient prévu une programmation de trois jours de documentaires israéliens, prenaient à la dernière minute la décision de la réduire à deux jours afin d'« ouvrir un espace pour donner la parole à des cinéastes libanais et palestiniens, avec leurs films ». Certains films israéliens invités à l'origine étaient alors déprogrammés, ce qui provoqua le retrait de leurs films par une partie des autres réalisateurs israéliens (dont la suppression de la rétrospective Perlov), d'autres la maintenant au contraire, composant un programme finalement réduit à un seul jour.

Problématiques, ces appels à boycott et ces déprogrammations à chaud témoignent à la fois de l'extrême émotion suscitée par la brutalité des événements, et des difficultés à trouver – dans le domaine du cinéma aussi – des réponses justes.

**Jean-Michel Frodon**

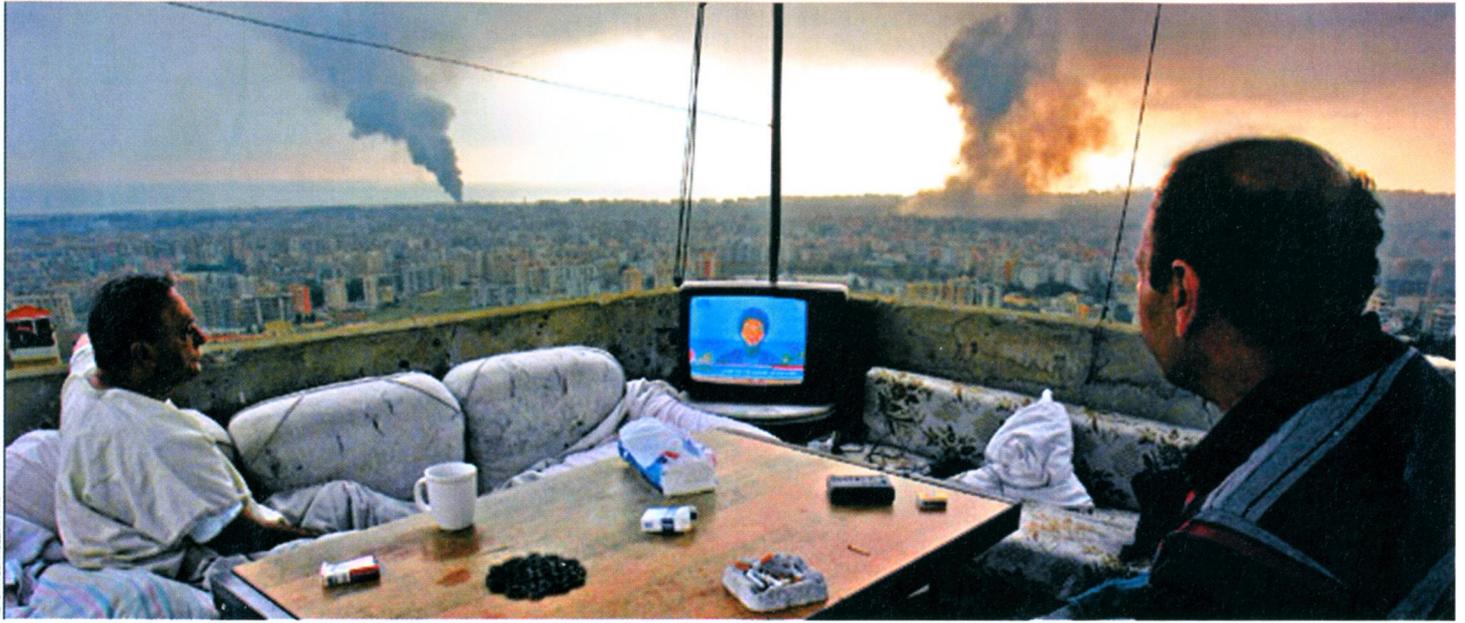
**ACTUALITÉ.** JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE, AUTEURS DE *A Perfect Day* PARTAGENT LEURS RÉFLEXIONS SUR LEUR POSSIBLE RÉACTION DE CINÉASTES FACE À LA GUERRE.

## « Et nous, où sommes nous ? »

**D**ans *Starry Night*, l'un des petits films vidéo signés par Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, une improvisation minimaliste de trompette est couverte, puis interrompue par des bombardements. Enregistré depuis un balcon, quelque part dans Beyrouth, dans la nuit du 15 au

16 juillet, au troisième jour de l'offensive israélienne, le film se conclut sur ces mots : « *Allons-nous laisser le Liban mourir sous nos yeux ?* » Dans un autre film de la même série, l'insert « *Quelle image nous fera réagir ?* » vient répondre à un long zoom arrière sur un bloc d'immeubles éventrés, dans le Sud Liban.

C'est le 13 juillet, au lendemain du premier raid aérien contre le Liban, qu'un groupe de cinéastes libanais résidant à Paris (Danièle Arbid, Akram Zaatari, Michel Kammoun, Hany Tomba) réunis lors de la Biennale des cinémas arabes de l'Institut du monde arabe, prennent la décision de réaliser de petits films d'intervention



KEVORK DJANSEZIAN / AP

■ Image illustrant un site de vidéo-clips : « *Electronic Lebanon Diaries* ».

contre la guerre : courts (rarement plus de deux minutes), d'une facture volontairement artisanale, ces vidéo-clips projetés lors de divers festivals (Paris, Sarajevo, etc.) entendent moins exprimer la colère de ceux qui voient jour après jour leur pays ravagé par les bombes que le désarroi devant « l'apathie » des opinions publiques internationales. Viendront s'y adjoindre des cinéastes vivant au Liban (Ghassan Salhab, Roy Smaha, ainsi que Maher Abi Samra et Samir Abdallah, tous deux rentrés à Beyrouth dès le début du conflit pour filmer) et un Français, Vincent Dieutre. D'autres suivront. **E. L.**

### Dialectique(s)

**Khalil Joreige.** Au début du conflit, on avait l'impression que les médias cherchaient une équivalence, un reportage au Liban, puis un reportage en Israël, les gros plans dramatisant les images de Haïfa alors qu'au Liban, les plans larges sont privilégiés.

**Joana Hadjithomas.** Au Liban, les gros plans sont insoutenables. Ce sont d'ailleurs des images que les télévisions ne montrent pas, des images dites « pornographiques ». Il n'y a pas d'équivalence à chercher dans les conflits, dans la souffrance, pas de contrechamp.

**K.J.** L'un des éléments les plus choquants de cette guerre,

c'est la disproportion, un concept inclus dans la définition des crimes de guerre. A un premier événement, l'enlèvement des soldats israéliens, correspond la destruction d'une grande partie du pays. C'est comme un faux raccord : un plan, puis un plan suivant si disproportionné qu'il n'a plus aucun rapport d'échelle avec le précédent.

Penser en terme de dialectique, c'est encore prendre l'image comme un vecteur, comme quelque chose qui a un pouvoir de mobilisation. C'est renouer avec la grande tradition du documentaire, celle selon laquelle les images vont participer d'une prise de conscience. Ici, on voit bien que les images ne sont plus efficaces.

### L'image de l'Autre

**J.H.** Les images du massacre de Cana en 2006, de ces enfants tués dans leur sommeil, livrés ainsi à la mort, ces images devraient nous arrêter, faire descendre les gens dans la rue.

**K.J.** En 1996, ce sont les images d'un précédent massacre à Cana qui avaient permis de stopper le conflit. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. C'est sans doute que la nature du conflit s'est transformée : aujourd'hui, les morts de Cana sont considérés comme des « dommages collatéraux ».

**J.H.** Ça remonte au 11 septembre, à la création de concepts et de termes comme l'Axe du Mal. Aujourd'hui, il suffit que le mot « terrorisme » soit prononcé pour que chacun se pétrifie. L'Autre n'a plus de visage. Au début de la guerre, je croyais que l'armée israélienne nous voyait comme des sous-êtres alors qu'en fait, ils ne nous voient pas. C'est une sorte de logique coloniale. Des « indigènes » vont mourir, mais après, le monde sera meilleur. C'est Condoleeza Rice qui parle des « contractions douloureuses de l'accouchement d'un nouveau Moyen-Orient ». Deleuze parlait des « Indiens de Palestine ». Sommes-nous devenus les Indiens du Liban ?

### Troisième voie

**J.H.** Depuis le début de la guerre, une quantité énorme de blogs se sont créés. Pour la première fois dans un conflit, les victimes envoient des films, des photos, écrivent en masse sur Internet. Ces blogs, souvent sous la forme de journaux intimes, documentent le quotidien, donnent un visage, une histoire, un nom à des Arabes qui en sont souvent privés.

**K.J.** C'est très important face aux chaînes de télévision, qui sont, y compris les chaînes arabes, dans une logique de sensationnalisme. On montre Tel-Aviv avec

des filles en minijupes et en face 200 000 Chiites qui défilent et qui brûlent un drapeau. Et nous, où sommes-nous ? Nous aussi nous existons, nous sommes arabes, nous sommes loin de cette catégorisation. La dichotomie s'est radicalisée, comme s'il fallait choisir son camp dans un monde désormais binaire.

**J.H.** D'où l'importance de trouver une troisième voie. Nous qui tentons depuis des années de créer cette alternative, nous sommes anéantis. C'est une guerre contre la modernité, contre tous ceux qui, comme nous, tentent de mettre en avant l'individu.

Il y a une telle crise humanitaire que faire du cinéma est d'abord apparu comme un luxe. Mais ça redevient une nécessité. Nous faisons pour l'instant de petits films de réaction qui sont appelés à évoluer. Notre travail, c'est de refuser la négation de l'autre. Il va falloir que les cinéastes réagissent, qu'on se dise qu'on a un autre territoire que celui de la seule nationalité. Notre territoire, c'est aussi celui de l'image, celui de l'homme. Il faut revenir à l'humain, être dans un rapport réflexif. Mais il nous faut d'abord sortir de la temporalité de la catastrophe et de celle de la douleur.

*Propos recueillis à Paris le 9 août par Elisabeth Lequeret*